

JOSE CARDOSO PIRES ET LA PORTUGALITÉ

par Jean Plumyène

Pires est l'un des meilleurs auteurs portugais d'aujourd'hui et son dernier livre traduit, « Le Dauphin » règle son compte à la « Saudade », tout en en restant profondément imprégné.

Wold Gombrowicz répudiait délibérément sa polonité.

José Cardoso Pires entretient avec sa personnalité de plus subtils rapports.

Il faut, il doit y avoir une difficulté particulière à être écrivain portugais. L'environnement, j'imagine, vous sollicite en permanence d'éterniser l'âme portugaise, de faire le monographe mélancolique d'un vieux royaume exproprié de ses anciennes grandeurs.

Portugal, comme chacun sait, est gouverné par un patriarche somnolent et despotique sur le bureau duquel on peut voir un portrait de la reine d'Angleterre, photographié au temps où les deux grandes puissances faisaient alliance pour coloniser une bonne partie du monde (les Anglais, eux, se souviennent en buvant un vin de porto, *old port*).

Le trait dominant de la vie culturelle portugaise, c'est bien entendu la censure, dont souffre la presse, et dont la fonction consiste à maintenir, en surveillant les esprits, un certain état de choses, à entretenir le rêve lusitanien : le triomphe de cette rhétorique serait en somme de faire passer les travailleurs portugais en émigration pour autant de Vasco de Gama, d'ardis navigateurs, découvreurs de terres nouvelles, traceurs de routes.

Chez les écrivains, il semble que ce soit tout l'autocensure, censure introjectée, qui fonctionne, laquelle se combine avec ce que Pires appelle la « philosophie de la *saudade* ». *Saudade* est un mot intraduisible qui désigne une forme de mélancolie spécifiquement portugaise, nostalgie du marin qui s'embarque pour d'incer-

taines expéditions, tristesse de l'amante qui doute de son amant, bref une sorte de *Sehnsucht* lusitanienne dont le fado est l'expression chantée.

Aux éditions Gallimard
Le Dauphin
par José Cardoso Pires



D.R.
José Cardoso Pires.

Pires professe une totale aversion pour la « philosophie de la *saudade* », qui n'est à ses yeux qu'un « verbalisme dont le patriarcalisme rural a profité. Ainsi, par exemple, nous avons perdu l'Inde, mais le gouvernement prétend qu'elle est toujours nôtre... Le Portugal est un pays dominé par la rhétorique... » (1).

La rhétorique... La censure gouvernementale et la « philosophie de la *saudade* » s'entendraient donc à merveille pour parler le même langage névrotique. Le Portugal, pays sous-développé qui envoie ses jeunes générations peupler nos bidonvilles ou mener l'une des dernières guerres coloniales de l'histoire, se survivrait à coup de métaphores chargées de reproduire inlassablement les émotions et événements de son enfance nationale. Camoens revisité.

Envers et contre une pareille situation littéraire, la nouvelle génération mène, comme il se doit, le bon combat néo-réaliste. Le néo-réalisme italien avait, lui aussi, pris naissance dans les dernières années de la rhétorique mussolinienne.

L'invité de Job, de José Cardoso Pires, paru en 1963 (2), relevait de ce courant néo-réaliste. C'était l'histoire d'un vieillard et d'un jeune homme qui décidaient de quitter leur village de Cimadas (au sud de Lisbonne), lieu de misère et de chômage, pour trouver du travail dans le Nord (au Portugal comme dans tous les pays du monde, le Nord est plus industriel que le Sud). En chemin, ils décident de faire escale dans un cantonnement militaire où le vieux bonhomme retrouvera

filis, qui y effectue son service. Il y
parmi les officiers portugais, un capi-
américain qui fait des démonstra-
de matériel militaire. Les petits
ramassent les éclats d'obus, retom-
des exercices de tir, pour les reven-
Ils adorent l'Américain, l'invité de
de la Martien en visite.

deux migrants arrivent le jour des
manœuvres. Ils pénètrent sans le
dans la zone dangereuse. Portela,
me homme, est blessé par un éclat
On le soigne à l'infirmerie. Il est
pour la vie. Les deux « aventu-
n'iront pas plus loin. Ils rentrent
madros.

réalisme ? Oui, bien sûr. Le village,
deux types, l'Américain, le chômage,
sommés dans un Portugal contem-
Mais *L'invité de Job* était surtout
rable, un conte où l'on pouvait dis-
traînées de brouillard atlantique,
thèmes de l'inguérissable mélancolie
nienne.

Dauphin, paru en 1968 (3), n'entre-
plus avec le néo-réalisme que les
ports les plus ténus. Le prétexte du
est un fait divers sans grandeur :
Manuel de Palma Bravo, l'ingé-
alias l'Infant, alias le Dauphin, est
robereau qui possède une maison de
au bord de la lagune de la Gafeira,
qui passe à Lisbonne le moins clair
son temps. Il possède aussi un valet,
Domingos, qu'il traite un peu
bien que ses chiens, et une épouse,
das Mercês, qu'il respecte un peu
que son valet. Sa femme le trompe
son valet. Ce dernier meurt, un beau
post coitum. Puis Maria das Mercês
meurt dans la lagune, et le Dauphin
parait.

leur même l'enquête, enquête qui
a, en fait, sur les mystères de la por-
té.

voici à la Gafeira, installé « à la fenêtre
de petite auberge de village, une pen-
drons-nous, que fréquentent parfois
desseurs. Il sent la vie, en contrebas,
de lui, il parvient à la sentir, mais
le moment ne s'attache, intentionnel-
ment, qu'à ce léger nuage là-bas qui
de la lagune ».

rande, c'est bien clair, ses distances.
à la fenêtre, il voit la *place*, autrefois
de foires et de kermesses, aujourd-
trop vaste, écrasée de soleil, tra-
née par les *veuves-de-vivants*, celles qui
pour leurs époux partis chercher
travail au Canada, en France ou en
Allemagne. Voici venir le *vieux de la*
ter, avec sa dent unique, et ses rou-
de billets pendus aux revers de sa
ce il est le chroniqueur du village,
qui n'arrive pas à appeler l'ingénieur
ment que l'Infant, comme on disait
son vieux temps.

mais, voici, au milieu de la place, une
E 4.2., avec deux chiens-loups
cachés aux pare-chocs. Ce sont les

chiens et la voiture de Tomas Manuel de
Palma Bravo, l'ingénieur, l'Infant, le Dau-
phin, play-boy d'une parfaite vulgarité,
dernier descendant de la lignée des Palma
Bravo : « C'est ma famille qui a régné sur
la lagune, ce n'est pas moi qui la per-
drai. »

L'auteur se renseigne. Il étudie la *Monog-
graphie du lieu-dit de la Gafeira*,
« ouvrage vénérable d'un brave abbé qui,
vers l'an 1790-1801, s'est penché sur le
passé du terroir ». Les hauts faits et les
grands gestes de tous les Palma Bravo y
sont pieusement consignés, ceux de Tomas
le Fondateur, de Tomas le Troisième, le
Quatrième et le Huitième, ceux de Tomas
Manuel le Bègue, « qui semble avoir été
l'un des plus insatiables géniteurs de la
famille », ceux de Gaspar, celui qui ne
regardait personne en face, « car il redou-
tait d'aveugler ces gens-là sous l'éclat de
son regard ». Tous enterrés dans la lagune.
« J'imagine une dynastie de patriarches
conservés comme des trésors dans les pro-
fondeurs lacustres, avec leurs pierres voti-
ves qui émergeaient des eaux. »

Aujourd'hui, au lieu-dit de la Gafeira, il
y a l'ingénieur, buveur de whisky et
conducteur de Jaguar, qui puise au trésor
culturel lusitanien les proverbes qui l'ar-
rangent : « Pour la femme et pour la
bique, corde courte et coups de trique »,
« Bride juste et cravache sur la croupe »,
« Tout sacrifier, sauf les chevaux et les
chiens ».

Aujourd'hui, dans la lagune, au lieu-dit
Urdiceira, il y a le cadavre de Maria das
Mercês, « Ophélie de province ». Elle doit
« avoir trébuché on ne sait combien de fois

avant de se livrer aux bras de la lagune.
Nu-pieds, en chemise, elle fuyait à l'aveu-
glette, hâtée sur de vieilles sougues, s'est
de chair aux ronces... Elle a coulé comme
ça plus de deux kilomètres avant d'attein-
dre l'Urdiceira. »

Un imbécile et une suicidée.

Le Dauphin est un roman de dérision.
C'est l'allégorie d'un Portugal dérisoire,
où le présent, croyant écouter les voix du
passé, s'empêtre dans la répétition névro-
tique, n'invente rien, court à sa perte.
C'est la satire d'une littérature dérisoire,
d'une littérature « ad usum Delphini », à
l'usage du Dauphin, c'est-à-dire dont la
censure, qu'elle soit objective ou subjective,
retranche tout ce qui pourrait paraître
désobligeant pour le dauphin en ques-
tion en abolissant ses fantasmes.

Mais en même temps, plus rhétoriqueur,
plus mélancolique, plus portugais qu'on
ne pourrait croire, Pirès entretient la nos-
talgie d'un bon vieux temps d'avant la
faute, quand la place du village — ce
village dont il prend bien soin de nous
faire savoir qu'il l'a inventé, jusques et
y compris le plan qu'il nous en donne —
était le lieu d'authentiques kermesses,
quand le « jeu de l'Œil Sagne » ne s'était
pas dégradé en police de l'esprit, quand
la boue de la lagune, dont la monographie
célèbre les bienfaits, était utilisée par les
belles Romaines oisives comme masque
de beauté.

(1) J.C. Pirès, interview à la *Quinzaine Littéraire*,
16 juin 1970.

(2) Traduit en français par Jacques Pressard, Gallimard éd., 1967.

(3) Qui vient d'être traduit en français par Robert
Quemserat, Gallimard éd., 1970.